

Maury ne fut pas seulement encyclopédiste et vulgarisateur : il y avait en lui un moraliste et un méditatif. Il s'étudiait lui-même comme il étudiait les autres. *Le Sommeil et les Rêves*, cette collection d'observations, je devrais dire d'expériences personnelles, en sont un vivant témoignage.

On dit qu'il laisse des mémoires : ils seront du plus haut prix, émanant d'un observateur aussi profond, d'une âme aussi sincère.

Tel fut le savant éminent, le confrère excellent que nous avons perdu. Je n'insisterai pas : mes paroles, je le sens, ne sont que l'écho de ce que vous savez, de ce que vous éprouvez vous-mêmes au fond du cœur. Nous l'aimions tous pour son intelligence ouverte, pour sa bonté, pour les services qu'il a rendus. Il laisse d'unanimes regrets et un souvenir ineffaçable !

DISCOURS

DE

M. G. BOISSIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DU COLLÈGE DE FRANCE

MESSIEURS,

La santé de M. Renan ne lui a pas permis de venir apporter à M. Maury le dernier adieu du Collège de France. Vous savez avec quelle fermeté d'âme et quelle sérénité il supporte la maladie; mais elle lui a paru cette fois plus cruelle qu'à l'ordinaire, et il lui a été très difficile de se résigner à ne pas accompagner à sa dernière demeure un ami de plus de quarante ans. Pour moi, qui suis appelé à le remplacer, je n'ai pas eu l'honneur de fréquenter aussi longtemps M. Maury et d'occuper autant de place dans son amitié. Mais ce n'était pas un de ces hommes qui se réservent et se cachent : il avait au contraire les abords faciles, et accueillait avec bienveillance ceux qu'il voyait sérieuse-

ment travailler. On le connaissait dès les premières rencontres, et l'on pouvait aisément deviner la bonté de son cœur et l'étendue de son intelligence.

Depuis trente-deux ans il appartenait au Collège de France. En 1860, M. Guigniaut le choisit pour son suppléant; en 1862, il lui céda définitivement sa place. C'est donc à 45 ans qu'il fut mis en possession de la chaire illustre qu'avaient occupée Daunou et Michelet. Il n'avait pas encore enseigné, mais il était né professeur. La passion qu'il avait pour ses études lui faisait trouver un plaisir très vif à en parler; il aimait à communiquer aux autres ce qu'il savait: aussi se trouva-t-il à son aise dès le premier jour dans sa chaire. Comme il avait toujours eu la vue très faible, il ne se préoccupait en rien d'un auditoire qu'il n'apercevait pas. Était-il nombreux ou rare, attentif ou distrait? Que lui importait? Il n'avait que le souci des choses qu'il voulait dire; tout entier à son sujet, et comme absorbé en lui, il en parlait avec chaleur, il s'animait, il s'échauffait, et finissait, sans le chercher, presque sans le savoir, par communiquer à ses élèves l'émotion qu'il éprouvait lui-même.

Il était merveilleusement prêt pour l'enseignement qu'il allait donner. Sa chaire, par le titre même qu'elle portait, aurait pu en effrayer un autre: il devait enseigner l'histoire, non pas l'histoire d'un pays ou d'un temps, mais l'histoire en général. Sans doute il était libre de prendre un sujet limité, comme avaient fait ses prédécesseurs, et de s'enfermer dans des études spéciales; il ne voulut pas le faire. Il prit ses obligations à la lettre; il tint à laisser au champ qui s'ouvrait devant lui toute son immensité. C'est donc l'histoire universelle qui l'a occupé pendant trente ans. On

peut dire que, dans ce long espace de temps, il a parcouru plusieurs fois le monde entier, changeant, chaque année, de sujet et de pays, passant de l'antiquité aux temps modernes, de la Grèce à l'Italie, de la France à l'Angleterre, de l'Asie à l'Amérique. Tantôt il aimait à semer les idées générales et les vues philosophiques, il embrassait d'un regard rapide toute une époque et toute une civilisation; tantôt il se plaisait à descendre aux questions les plus minutieuses, à initier ses auditeurs aux problèmes les plus délicats de la science, leur apprenant, par exemple, les origines de l'écriture ou les migrations des peuples de l'ancien monde. Un enseignement aussi étendu, aussi varié, donné par un autre, risquait d'être superficiel; mais ce danger n'était pas à craindre avec M. Maury : il savait tout, et tout à fond. Enfermé dans l'étude depuis sa jeunesse, sans autre distraction, sans autre plaisir que d'apprendre, il avait touché à toutes les connaissances humaines et n'avait jamais rien oublié; c'est ce qui lui permettait d'aborder tant de sujets différents avec la même compétence. En quelque pays qu'il emmenât ses auditeurs, ce n'était jamais pour lui une terre ignorée; quelque question qu'il entreprît de traiter, il la connaissait si bien dans tous ses détails qu'il semblait qu'il n'en eût pas étudié d'autre. C'est cette compétence universelle qui l'avait fait aussi nommer Directeur des études historiques à l'École des Hautes-Études, poste où personne n'eût été mieux à sa place que lui.

J'ai parlé du professeur : M. Renan, qui l'avait si intimement connu, vous aurait parlé de l'homme mieux que je ne pourrais le faire. Tout ce que je vous en dirai, c'est qu'en le voyant je ne pouvais m'empêcher de songer au nom

que porte cette chaire qu'il a occupée chez nous avec tant de distinction : on l'appelle, vous le savez, *Histoire et Morale*, et l'on a été quelquefois surpris de voir réunir ainsi deux sciences que d'ordinaire on étudie à part. M. Maury m'a fait comprendre ce mélange : il réalisait en lui tout ce que ce double titre semble promettre. S'il enseignait l'histoire par ses leçons, il prêchait la morale par son exemple. Savant sans pédantisme, indépendant sans fanfaronnerie, il n'a jamais eu dans sa vie qu'une passion, l'étude. C'est elle qui lui a fait supporter légèrement la médiocrité de sa situation pendant sa jeunesse. Quand, plus tard, il est parvenu à des fonctions élevées, il n'a rien changé à ses habitudes, il a toujours étudié. Dans ses fortunes diverses il n'a jamais eu qu'une pensée : ajouter sans cesse à ce trésor de connaissances qu'il entassait dans sa mémoire fidèle. C'était le grand intérêt de sa vie, le reste ne le touchait guère. Il avait fait tout son bonheur des jouissances secrètes que donne le travail ; il n'était sensible qu'à une joie, celle de savoir. C'est ce qui a fait parmi nous l'originalité de sa figure. Semblable à ces savants d'autrefois qui peuplaient nos vieilles Académies et dont il nous a si bien raconté l'histoire, il laisse à ses amis, à ses confrères, à ses collègues, à ses élèves, à tous ceux qui l'ont connu et qui se sont instruits à le lire et à l'écouter, le souvenir d'un esprit ferme et libre, inébranlable dans ses opinions, mais respectueux de celles des autres, et l'exemple d'une vie irréprochable, pleine d'œuvres utiles, entièrement dévouée à la science, qu'il a servie par son talent et honorée par son caractère.

DISCOURS

DE

M. HAURÉAU

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DU *JOURNAL DES SAVANTS*

MESSIEURS,

Le *Journal des Savants* a fait une nouvelle perte, et bien cruelle. Retenu loin de nous, durant plusieurs années, par la plus douloureuse maladie, M. Alfred Maury vient de s'éteindre, ayant depuis longtemps perdu ses forces physiques, mais ayant toujours conservé la plénitude de ses facultés morales, sa merveilleuse mémoire et son jugement aussi loyal qu'éclairé.

Appelé, le 25 mars 1859, au *Journal des Savants*, il en fut toujours un des rédacteurs les plus assidus et les plus utiles. Les lecteurs de ce journal, étrangers et français,